

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1950)

Heft: 1

Artikel: Le théâtre en Suisse romande et à Genève particulièrement

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-774246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Der französische Maler Paul Gauguin gehört mit Vincent van Gogh und Paul Cézanne zusammen zu den großen Vätern der Kunst des 20. Jahrhunderts. Er teilte mit diesen beiden das Los der fast völligen Verkenning durch seine Zeitgenossen und mit van Gogh das Los der bittersten Not und der Krankheit. Heute gehören die Werke dieser drei Maler zu den künstlerisch und preislich am höchsten bewerteten Werken der neueren Kunst.

Als 23jähriger junger Mann ist Gauguin in Paris in eine Bank eingetreten und ist bald so vermöglicherweise geworden, daß er sich eine Kunstsammlung anlegen konnte. Von seinen Malerfreunden, den Impressionisten, ange-regt, hat er begonnen, in den Mußestunden zu malen. 1883 hat er plötzlich den Brotberuf aufgegeben, um «alle Tage malen zu können». Und fortan sind sämtliche Bilder Gauguins der tiefsten Not abgerungen. Er hat nicht nur die gesicherte Existenz, er hat selbst die Familie seinem künstlerischen Schaffen geopfert.

Im Gegensatz zu seinen Lehrmeistern, den Impressionisten, bedeutet für ihn deren begeisterte Entdeckung der Schönheit der Großstadt, ihrer lichterfüllten Boulevards und ihrer geschäftigen Quais, nichts mehr. In der Großstadt sah er nichts als Unnatur, sinnlose Hast und Häßlichkeit. Seine Sehnsucht nach einem natürlicheren, gesünderen, schöneren Dasein führte ihn 1886 zum erstenmal und dann 1888 und 1889 ein zweites- und drittesmal in die Bretagne. Hier entdeckte er unter den bretonischen Bauern nicht nur ein naturnäheres Leben, sondern auch die unverdorrene, formstärkere, ausdrucks-mächtigere Volkskunst. Hier hat Gauguin seine impressionistischen Anfänge überwunden und eine Sprache der Farbe, der Linie und des Bildbaues entdeckt, mit der seine Sehnsucht nach der Schönheit des Ursprünglichen erst richtig ausgedrückt werden konnte.

Aber die moderne Großstadtkultur streckte bereits auch hierher ihre Arme aus. 1891 floh Gauguin noch radikaler: in die Südsee, nach Tahiti. Aber auch hier fand er das erträumte Paradies nicht. Einerseits haben die europäische Verwaltung und der europäische Import auch diesem Leben bereits die Unberührtheit genommen, andererseits ist es aus sich selbst von Geisterangst und Unfreiheit erfüllt. So sehr Gauguin in seinen Südseebildern schöne Menschen in schöner Natur schildert, er verschweigt doch nicht deren Dumpfheit und nicht deren Angstbesessenheit. Gauguins Südseebilder sind in tiefe Melancholie getaucht. In der Bild-erfindung jedoch und in der Bildformulierung hat Gauguin in Tahiti den Höhepunkt seiner Meisterschaft erreicht. Und wie der bretonische Gauguin uns die Schönheit der Volkskunst erschlossen hat, so der Gauguin der Tahiti-Zeit die Schönheit und die Ausdruckskraft der Kunst der Naturvölker.

Am 8. Mai 1903 ist Gauguin, völlig verarmt und vereinsamt, von Krankheit förmlich zerrissen, im Alter von 55 Jahren auf den Marquesas-Inseln gestorben.

Avec Vincent van Gogh et Paul Cézanne, Paul Gauguin est un des artistes auxquels la peinture du XX^{me} siècle doit le plus. Comme eux, il a été presque entièrement ignoré de son vivant et, comme van Gogh, il a connu la maladie et la misère. Aujourd'hui les œuvres de ces trois peintres appartiennent aux plus précieuses de la peinture moderne.

A 23 ans, Gauguin entra dans une banque de Paris; il y devint rapidement assez riche pour se constituer une collection d'œuvres d'art. Ses amis, les Impressionistes, l'encouragèrent à peindre pendant ses heures de loisir. En 1883, il abandonna soudain son gagne-pain pour pouvoir peindre tous les jours. A partir de ce moment, tous les tableaux de Gauguin sont le fruit d'une lutte

contre la nécessité; outre une situation assurée, il sacrifia même sa famille à son besoin de création artistique.

A l'encontre de ses maîtres impressionnistes, il ne s'enthousiasma pas pour les beautés de la grande ville, ses boulevards ruisse-lants de lumière et ses quais animés. Dans la grande ville, il ne voyait qu'artifice, laideur et agitation sans but. Sa recherche d'une vie plus saine, plus naturelle, le conduisit en Bretagne en 1886 pour la première fois, puis de nouveau en 1888 et 1889. Il n'y découvrit pas seulement la vie plus proche de la nature des paysans bretons, mais aussi intact et vigoureux, leur art populaire. Dépassant ses débuts impressionnistes, Gauguin mit au point un langage de couleurs, de lignes et de constructions qui lui permit enfin d'exprimer sa soif de beauté première. La civilisation citadine s'infiltrait cependant jusqu'en Bretagne. En 1891, Gauguin s'enfuit pour les mers du Sud et Tahiti, où il ne devait pas non plus trouver le paradis rêvé. L'administration et le commerce européens y avaient entaché une vie qui était déjà dépourvue de liberté et remplie de la terreur des «esprits». Si Gauguin représente abondamment, dans ses toiles, la beauté de la nature entourant celle des êtres humains, il n'a pas cherché à dissimuler la tristesse de ces derniers ni l'angoisse qui les obsède. Ses tableaux des mers du Sud sont d'une tonalité profondément mélancolique. A Tahiti, en revanche, Gauguin a atteint le sommet de son invention et de sa composition. De même qu'en sa période bretonne il nous a révélé l'art populaire, dans son époque de Tahiti il nous apprend la puissance d'expression esthétique des peuplades primitives.

Gauguin est mort dans les Iles Marquises, le 8 mai 1903, à l'âge de 55 ans, complètement seul et dénué de tout, littéralement consumé par la maladie.

Georg Schmidt.

Le théâtre en Suisse romande et à Genève particulièrement

Jamais, probablement, jamais autant qu'en cette première partie de la saison, le théâtre ne s'est montré aussi actif à Genève, et il fut des soirs où la critique, n'en pouvant plus, était convoquée à deux et même trois endroits à la fois. Cette abondance est en bonne partie due au fait que la Comédie, tout en continuant de monter des spectacles par ses propres moyens, fait désormais le plus large accueil aux tournées, venant essentiellement de Paris. C'est ainsi d'ailleurs que, depuis l'an passé, s'alimente presque exclusivement le répertoire du Théâtre municipal de Lausanne.

Le résultat de tout ceci est qu'à Genève, plus que jamais métropole romande du

théâtre, on a déjà enregistré huit créations, sans compter les pièces importées ou reprises. Aussi bien, pour ne pas allonger à l'excès cette chronique, nous bornerons-nous à aligner des titres, en ne citant encore que le principal du passé et de l'avenir de ce qu'on est bien tenté d'appeler une surproduction.

Au moment d'ailleurs où on lira ces notes, le rideau se sera levé au Grand-Théâtre, sur une fastueuse et populaire «Chanson gitane», inédite encore en Suisse, et succédant sur la même scène à «Thaïs», à «Véronique», à «La Tosca», «Mireille»...

Parmi les créations on retiendra, présentés

par la Comédie, «François des Rocs», du Genevois Pierre Vallette, et «Marécages», du Neuchâtelois René Dornier; «Notre Jenny», pièce de début de deux jeunes Anglaises fixées dans notre pays, et que la grande artiste parisienne Germaine Dermoz vint jouer au théâtre de Poche; «Bethsabée», œuvre forte et lyrique d'Armand Payot, au théâtre de la Cour Saint-Pierre; «Une femme pour rire», que l'auteur parisien Paul Nivoix confia, sans avoir à s'en repentir, au Casino-Théâtre.

D'un copieux répertoire, et au gré des diverses scènes genevoises, signalons encore, l'«Antigone» de Sophocle, dans une

nouvelle version d'André Bonnard, un exquis spectacle Mozart, avec « Bastien et Bastienne » et « Les petits riens », « L'heure éblouissante », de l'Italien Bonacci, pour la première fois en français, une portugaise « Marche des rois », « L'otage », « Peines d'amour perdues », « La Locandiera », « Chacun sa vérité », « La tendre ennemie », du fils du grand Antoine, etc.

Quant aux tournées, elles apportèrent, à Genève seulement, ou à Genève et Lausanne, ou encore un peu partout à travers la Suisse romande, « Plumes au vent », « Ardele » ou « La Marguerite » et « Les œufs de l'autruche », à l'enseigne des Galas Karsenty, « Souvenir d'Italie », « Leocadia », « La p... respectueuse » et « Huis clos », tous ouvrages déjà connus à Genève mais excellentement repris, avec des vedettes parisiennes, « La part du diable », « Les enfants d'Edouard » (à ne pas confondre avec ceux du vieux Delavigne), et qui constituèrent jusqu'ici le plus gros succès de la saison au

bout du Léman, « M. Lamberthier », trois actes à deux personnages, « Maître après Dieu », que seuls les Genevois avaient eu l'an dernier déjà, et même à deux reprises, « Meurtre dans la cathédrale », dont les Genevois encore avaient eu la primeur en français, il y a quelques années, et qu'avec goût vinrent leur offrir, après l'avoir monté dans leur ville, le Neuchâtelois Jean Kiehl et sa compagnie de la Saint-Grégoire, « Les faux-nez », curieuse improvisation sur un scénario de Sartre et dans quoi une troupe lausannoise l'emporta jusqu'à Paris, etc.

Retournant à ses propres moyens, pour les fêtes de fin d'année, le Théâtre municipal de Lausanne a mis tous ses soins au « Roman d'un jeune homme pauvre », avant de créer une importante pièce de Vincent Vincent, puis de passer à sa revue traditionnelle et à grand spectacle et à son annuelle saison lyrique.

C'est à sa revue aussi, et non moins tradi-

tionnelle, que déjà travaille, à Genève, le Casino-Théâtre, cependant que la Comédie prépare des créations encore, avec des pièces d'André Marcel, Jean Nicollier, Marcel Rosset et Rodo Mahert. A Genève toujours, à Lausanne parfois aussi et dans quelques autres villes romandes, le rideau doit encore se lever sur « Le Prix Martin », du vivace Labiche, « L'amour aux enchères », de l'heureux auteur des fameuses « Deux douzaines de roses écarlates », « Mozart », de Sacha Guitry, « L'Hermine », œuvre première d'Anouilh, l'« Iphigénie » de Goethe, dans une nouvelle traduction, de Charles Baudoin, « Les caprices de Marianne », « L'inconnue d'Arras », « L'échange » de ce même Claudel dont le théâtre national de Chaillot, à Paris, vient déjà d'apporter « L'otage » aux Genevois, « Jean de la lune », sans compter, grâce aux Galas Karsenty « Une femme libre » et « Les vignes du Seigneur », et en omettant bien d'autres choses encore.

M.

DIE SKITOUR DES MONATS

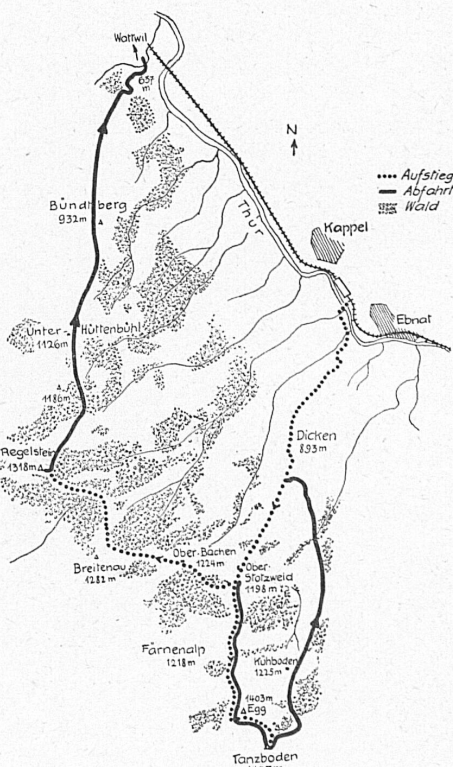
Ebnat-Kappel - Dicken - Tanzboden (1447 m) - Kühboden - oder Standard-Abfahrt - Regelstein (1318 m) - Bündtberg - Wattwil

Unser neuer Tourenvorschlag rückt eine Gegend ins Blickfeld, die sowohl von Zürich wie der ganzen Nord- und Ostschweiz leicht zu erreichen, landschaftlich prächtig und in den Schneeverhältnissen meist erstaunlich gut ist — was will man mehr, zumal die ganze Tour an einem Sonntag sich ohne Hast durchführen läßt?

Der Tanzboden — der Name mag von den früher hier gebräuchlichen Alpfesten oder auch nur von der ebenen Hochfläche stammen — läßt sich nicht verfehlen, ist doch die Aufstieggspur gut markiert. Über den Weiler Dicken mit seinen reizvoll malerischen Toggenburgerheimen kommen wir rasch bergan, an der Sprungschanze des Skiklubs Ebnat-Kappel vorbei und allmählich auf weitwellige Höhen, die sich gegen die Hütte der Oberrn Stotzweid ziehen. Wir fahren ein paar Dutzend Meter ab, dann ziehen wir dem westlich fallenden Hange nach, zwischen den charakteristischen Vor-alpen-Tannengruppen durch, in scharfem Knie um die Kühbodenegg herum, und schon sind wir am Ziel: bei der Hütte der Sektion Pfannenstiel SAC. Die Aussicht von hier oben ist überraschend schön: der breitgebaute Säntis dominiert, hinter dem Stockberg und der Silberplatte schaut der Altmann herüber, und die Churfürsten reihen sich auf. Höchst eindrucksvoll ist aber auch der Blick in die duftige Linthebene und zum Obersee hinaus.

Wer Pisten liebt, mag den « Standard-Run » zur Stotzweid oder weiter hinuntersausen.

Wer Freude hat am unpolierten Schnee, für den ist eine schnittige Abfahrt zuerst durch den Lockerwald ostwärts des Tanzbodens und dann durch die Nordwanne der Küh-



bodenalp das Richtige, bis er oberhalb der Sprungschanze wieder in die Aufstiegsrichtung einbiegt, die Felle aufschnallt und von der Oberrn Stotzweid nach Westen abbiegt.

Die Fortsetzung der Route ist eigentlich durch die Natur selber ausgesteckt: Wir folgen stets dem Kamm zur Ober-Bächen-Hütte, lassen den auffälligen Gupf der Breitenau liegen, fahren rund fünfzig Meter ab und steigen dann gemächlich zum Regelstein — der seinen Namen von der schönen Regula bekommen haben soll — empor, wo wir selbst an Schönwettersonntagen in der Stille sein können.

Hier fängt die heutige Hauptabfahrt an: 700 Meter stehen offen. Nach einer kurzen Steilfahrt zielen wir auf die Waldschneise zu, wandern ein Stück weit über den Boden beim Untern Hüttenbühl, rechts an der Bergwirtschaft vorbei, dann aber hält uns nichts mehr auf: auf einem reinen Nordhang setzen wir Schwung an Schwung, nehmen die Müldeli im Schuß, kommen nach und nach von den Heugaden droben zu den heiligen Bauernhäusern und gelangen endlich zwischen der Ricken- und der Toggenburgerbahn auf die Talebene beim Armenhaus. Ein letztes kurzes Straßenstück führt uns zum Bahnhof Wattwil.

Die Tour eignet sich durchaus auch für mittlere Fahrer, ja einigermaßen trainierte Anfänger, vor allem die Abfahrt vom Regelstein.

Zeiten: Aufstieg Ebnat-Kappel - Tanzboden: 2—2½ Std.; Abfahrt Tanzboden über Kühboden zur Sprungschanze Dicken: 25 Min.; Aufstieg zur Oberrn Stotzweid: 40 Min.; Traverse zum Regelstein: 1 Std.; Abfahrt zum Talboden: 40 Min. bis 1 Std.; Straße zum Bahnhof Wattwil: 15 Min.

yz